Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 86 (1983)

Artikel: Dans le cadre de la Coopération : expérience au Népal
Autor: Deschenaux, Chantal
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684896

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dans le cadre de la Coopération

Expérience au Népal

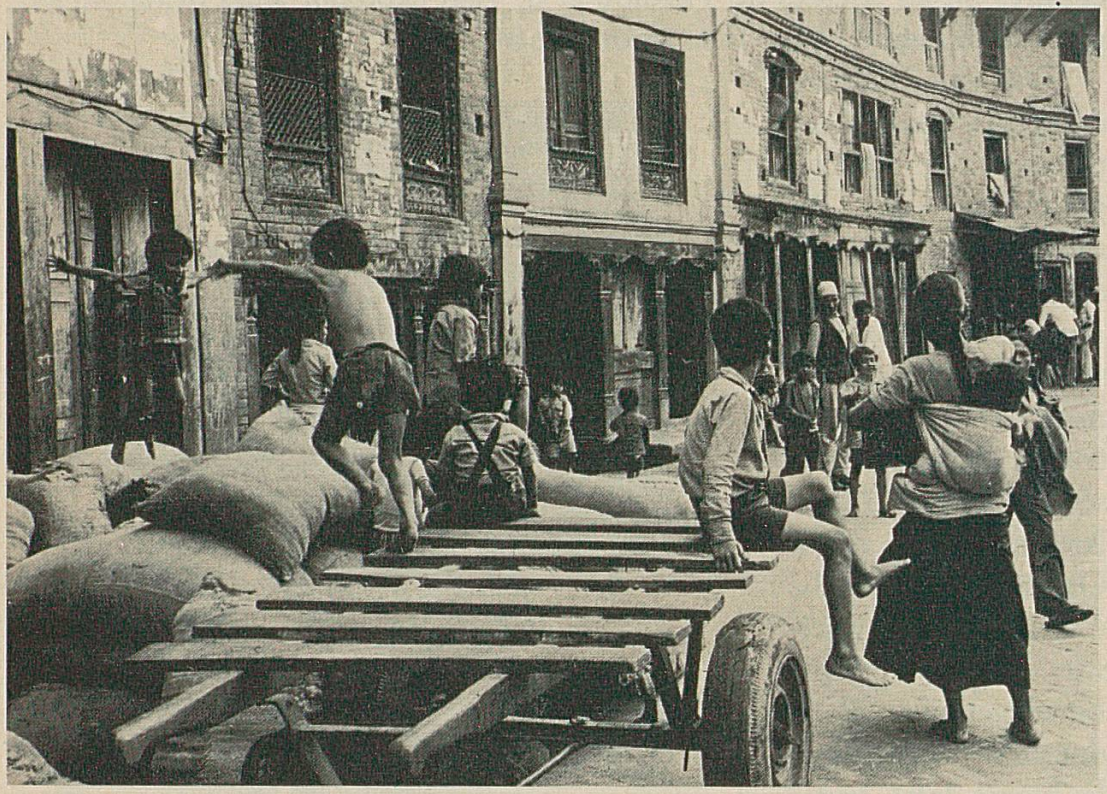
par Chantal Deschenaux

Après les ruelles surpeuplées et les chaleurs oppressantes de Delhi ou de Bénarès, le voyageur débarquant à Katmandou se laisse séduire au premier regard par la petitesse de la capitale népalaise. Fascination par ce mélange de cultures où les adeptes de Vichnou et de Kali déposent leurs offrandes aux pieds de Bouddha. Mais fascination éphémère.

Très vite, Katmandou gêne. Par ses boutiques, ses hôtels grand-luxe, par ses rues encombrées de circulation. Tout le «spécial-touriste» qui se déploie, mais également toute l'infrastructure occidentalisée à l'usage des Népalais de familles aisées. On regrette le mythe d'une enclave préservée par la chaîne himalayenne. Paradoxalement, bien que le Népal fasse partie des pays les plus pauvres, la misère, elle, ne gêne pas. Elle garde partout un air décent. Et cet air rassurant de décence est terrible, qui dit bien que nous n'acceptons de reconnaître que par le truchement de nos yeux le drame quotidien des plus démunis. Les faux

aveugles geignant à l'abord des temples le savent bien. A Katmandou, la pauvreté ne s'étale pas, la mendicité ne se fait pas agressive. Quelques infirmes, des bandes d'enfants souriants... Visage trompeur de ce Népal contemplé à travers la vitre d'un bus, ressenti dans les liens noués d'une lodge à l'autre, d'une échoppe à l'autre, ou le long de trecks plus ou moins bien signalés.

La chance d'un coopérant devrait être de pouvoir échapper à cette connaissance superficielle. Mais si ses points de repère sont différents, il n'en demeure pas moins lié à un tracé défini. Passant d'un bureau administratif aux villages disséminés dans les collines, il ne saisit la société dans laquelle il évolue qu'au gré de contacts ponctuels découlant pour la plupart de son travail. Vertige infini de savoir que, derrière nos déplacements, nos interventions, vivent des populations que nous ne rencontrerons jamais, faute de temps, sans doute, mais surtout faute de références communes.

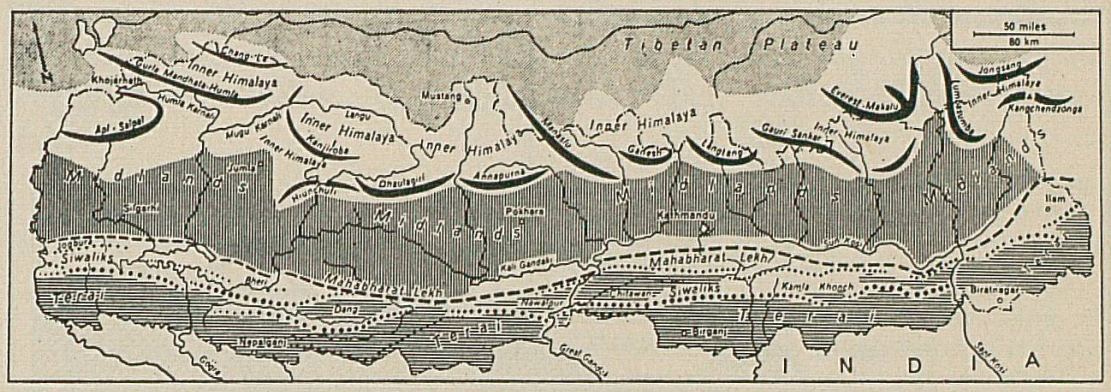


Pendant deux ans, j'ai étudié les modes de production et de distribution de différents villages népalais. Ce genre de recherche était effectuée dans le cadre d'un programme de développement et s'attachait à regrouper des informations sur la culture et la commercialisation de la pomme de terre. Les lignes qui suivent se proposent d'aborder quelques aspects qui se sont avérés importants dans le déroulement du programme concerné.

LE PAYS

Le Népal, malgré une superficie modeste, ne cesse d'étonner pas sa diversité. Diversité de langues et d'ethnies, où se mélangent les influences tibétaines, indiennes, newari. Diversité de climats et de paysages modelés par les pluies d'été. La mousson, en puissance imprévisible, parfois diluvienne, parfois parcimonieuse, détruit les routes, grossit les rivières et fait jaillir le riz de toute part.

CONFIGURATION DES ESPACES NATURELS

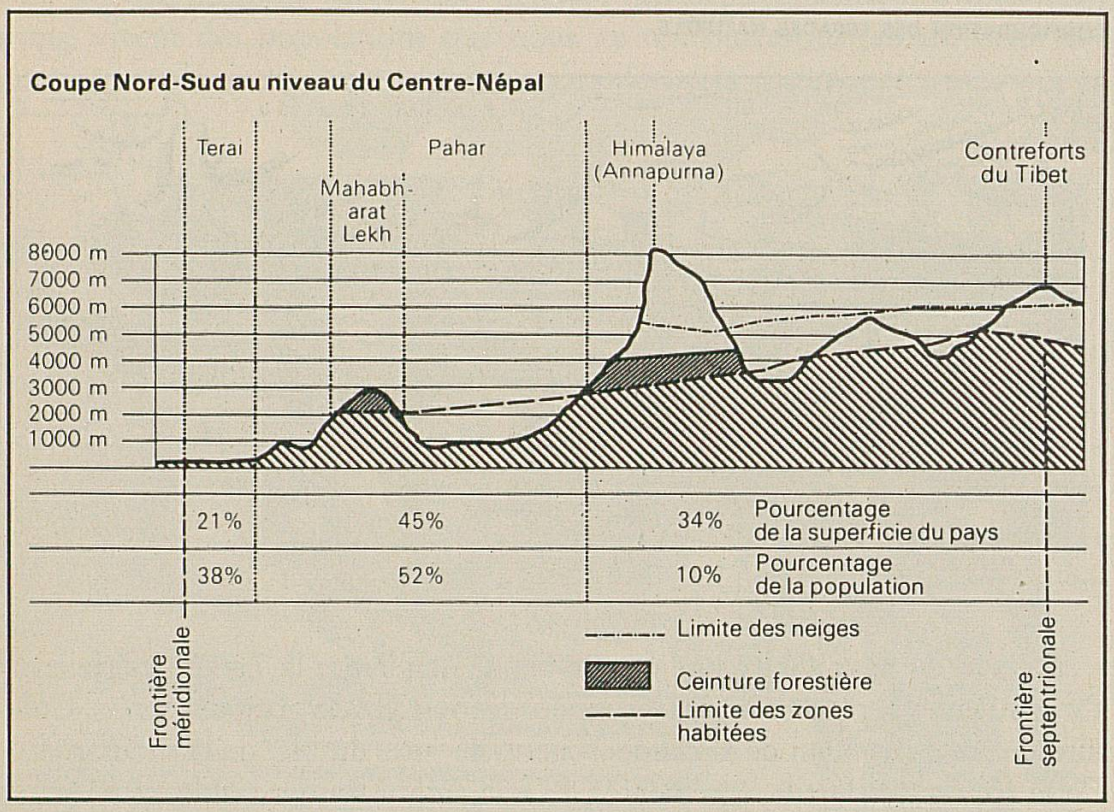


Himalaya
Mahabharat Lekh
Siwaliks
Plateau népalais
Téraï

Au sud du pays s'étire une étroite bande de plaine: le Teraï. Les rizières s'y étendent à perte de vue, entrecoupées des vestiges de quelques forêts. Culture de riz, mais aussi de la canne à sucre, du jute, du blé, de la moutarde... Cette région très fertile, agrémentée du seul réseau routier stable, représente le terrain de dispute privilégié des grands propriétaires terriens, celui également des marchands indiens et népalais.

Au sortir du Teraï, vers l'intérieur du pays, commencent les collines qui vont s'élever jusqu'à la chaîne himalayenne. Elles donnent parfois naissance à des vallées de caractère moins rude, comme celle de Katmandou. Paysage invraisemblable dont chaque coin de sol cultivable est travaillé en terrasses. Celles-ci s'étagent le long de sentiers abruptes qui mènent aux villages. Ailleurs, le déboisement désordonné des forêts s'est achevé en érosion. De vastes pans de terre rouge, dorénavant inexploitables, ont dû être abandonnés par les paysans. Le riz est cultivé aussi longtemps que l'irrigation le permet, complété puis remplacé par le blé, le millet, le maïs, la pomme de terre.

Les habitations népalaises se sont longtemps concentrées dans les collines. Peu à peu cependant, sous l'accroissement de la population, les terres se sont faites rares. Dans l'espoir d'assurer leur subsistance, les villageois ont commencé d'émigrer vers le sud. Ce phénomène s'est amplifié ces dernières années, mais loin de résoudre les problèmes causés par la démographie, il ne fait que les transposer. Actuellement, la capacité d'absorption du Teraï est pratiquement atteinte. Surexploitation des sols, déficit alimentaire, augmentation de la pauvreté, le tableau se noircit chaque jour. D'autant que le Népal vit de son agriculture et ne dispose pas d'autres secteurs importants où réinsérer ses populations paysannes.



Source: Entwicklung / Développement. No 13, 1982, p. 1 (pour d'autres données chiffrées, voir annexe).

ZONES GÉOGRAPHIQUES

Superficie totale du Népal: 140.800 km².

Himalaya: La plus haute chaîne de montagne du monde (Mount Everest: 8848 m), verrou climatique entre l'Inde tropicale et le haut-plateau d'Asie centrale. La zone climatique arctique de l'Himalaya voisine avec la zone aride nord-himalayenne, avec des sommets de 2400 à 5000 m.

Pahar: Région de collines, zone de mousson alpestre (jusqu'à 4000 m) et tempérée (jusqu'à 2200 m). Dans la zone alpestre, étés courts et hivers longs et froids; cultures en terrasses essentiellement (en moyenne moins d'un hectare par famille) sans irrigation, production autosuffisante maigre à déficitaire (maïs, millet, un peu de moutarde, pomme de terre, légumes). Dans les régions plus basses, chauds mois d'été (jusqu'à 35°) et température moyenne de 10° en hiver; terrasses en partie irriguées (riz, blé) qui, dans la vallée de Katmandou par exemple, permettent une deuxième récolte en hiver. Pas de mécanisation. Zones boisées.

Teraï: Plaine du Gange au climat de mousson chaud; mois d'été avec des maxima de 48° et humidité extrême, hiver sec et doux, température moyenne de 16°, mousson avec une moyenne de précipitations mensuelle allant jusqu'à 1200 m. Grenier à riz du Népal, où l'on cultive également du maïs, du blé, des oléagineux, de la canne à sucre, du jute, du tabac, en partie pour l'exportation. Début de mécanisation par endroits. Forêt tropicale.

MOUSSON

Le Népal reçoit 80 à 90% des précipitations durant la mousson d'été qui, de la mi-juin à fin septembre, envoie de l'air humide du Golfe du Bengale vers l'Himalaya.

LE PROGRAMME

En 1972, le gouvernement népalais planifie le développement de différentes cultures par l'établissement de programmes agricoles. La Direction de la Coopération au Développement et de l'Aide Humanitaire (DDA) s'intéresse alors à soutenir celui de la pomme de terre. Cette culture, bien que négligeable au niveau de la production nationale, a une signification dans la plupart des régions de haute altitude. Les Suisses sont renforcés dans leur décision par l'appui du Centre International de la Pomme de terre (CIP, siège à Lima, Pérou), organisme de recherche dans le tiers monde.

C'est en 1977 qu'un accord est signé entre la Suisse et le Népal afin d'améliorer et d'intensifier la production de la pomme de terre dans le cadre du «National Potato Development Programme» (NPDP).

Pour atteindre cet objectif, les mesures prises sont multiples: sélection et fourniture de semences, formation des paysans et de cadres népalais, amélioration des méthodes culturales, recherche.

L'activité du NPDP est centrée sur la production de semences de haute qualité. Les nouvelles variétés de pommes de terre introduites dans le cadre du projet ont été soigneusement sélectionnées en fonction de l'altitude, de la productivité, de la résistance aux maladies.

Les problèmes causés par les maladies sont primordiaux pour les paysans. Lorsque les attaques fongiques, virales ou bactériennes ne sont plus maîtrisées, une région entière peut être ravagée. Les agriculteurs doivent alors écouler leur production immédiatement après la récolte, à des conditions déplorables. Il ne leur est plus possible d'accumuler des réserves dans l'attente de prix qui leur assureraient un revenu plus élevé, ni pour l'alimentation de leur famille. Dans les cas extrêmes, la production doit être abandonnée définitivement. Pour qu'une région entière en arrive à modifier son habitude culturale, plusieurs facteurs entrent en ligne de compte. Cependant, deux d'entre eux méritent d'être relevés.

Tout d'abord, le fait que les semences disponibles et de bonne qualité soient rares. Il n'existe pas de marché organisé. Dans certaines régions, ce sont les tubercules oubliés dans le sol au moment de la récolte qui, repoussant l'année suivante, assureront la production. Le plus souvent cependant, le paysan sépare des pommes de terre de consommation ou de commercialisation les plus petites d'entre elles, qu'il conservera jusqu'à l'époque de la plantation. A ce moment, si les quantités stockées sont plus importantes que nécessaires, il vendra ce surplus à ses voisins ou à d'autres agriculteurs de villages éloignés, plus rarement à des marchands de la ville. Lorsque les semences sont infestées, la propagation des maladies peut prendre des proportions alarmantes.

Le deuxième facteur à mentionner est le danger représenté par l'attrait du marché. Les sociétés paysannes produisent avant tout pour nourrir leur famille et, accessoirement, pour procéder à des échanges sur les marchés de villages. Au moment où les transactions avec le marché urbain deviennent attractives et prennent de l'importance, au moment également où les bénéfices retirés de la vente des pommes de terre étouffent la prudence, les paysans cherchent à produire davantage sans songer aux conséquences à moyen terme ni aux mesures préventives qui devraient être prises. En particulier, les critères de qualité quant au choix des semences diminuent avec, parfois, pour résultat, des pertes considérables.

Dans l'objectif d'améliorer une culture, il est donc essentiel de pouvoir procurer aux intéressés des tubercules sains, de qualité contrôlée. Le NPDP accroît chaque année son stock de semences par l'intermédiaire de paysans sous contrat. Les semences de base sont fournies à l'agriculteur qui, suivant les instructions de l'équipe suisse et népalaise, va produire des pommes de terre qui serviront de semences contrôlées l'année suivante.

Parallèlement, le projet s'emploie à inclure dans ses activités d'autres mesures nécessaires pour garantir une certaine efficacité et faciliter l'adoption du programme par l'environnement. D'une part, un point fort a été mis sur la formation des agriculteurs et des cadres népalais: conseils et démonstrations dans les domaines de l'irrigation, des méthodes culturales, des engrais. D'autre part, le climat rendant problématique la conservation des tubercules, les possibilités de stockage sont étudiées. Enfin, les aléas de la distribution et de la commercialisation sont envisagés. Distribution des semences, mais également des pommes de terre de consommation: le paysan, s'il produit plus, doit pouvoir écouler sa marchandise. Cependant, ce dernier aspect n'est encore entrevu que sous sa forme théorique, l'ampleur du projet ne rendant pas nécessaires actuellement des mesures directes dans cette direction.

Initialement implanté dans la Vallée de Katmandou et dans deux fermes gouvernementales, Nigale et Jaubari, le Programme s'est peu à peu étendu à plusieurs autres districts, tant à l'est qu'à l'ouest du Népal. Les effectifs suisses et népalais répartissent leur activité selon la saison, travaillant dans le Teraï d'août à janvier et dans les collines de janvier à juillet. Au départ, le Programme devait s'implanter en priorité dans les collines et, complémentairement, dans les régions basses. Peu à peu, pourtant, l'extension dans le Teraï s'est accentuée, dépassant de loin les prévisions initiales. Les implications d'un tel développement méritent d'être développées.

Le Dhal-Bhat, une assiette de riz arrosée de soupe aux lentilles, à laquelle on ajoute quelques légumes ou un peu de viande épicée, constitue la nourriture quotidienne du Népalais. Ce n'est qu'avec l'altitude, dans les villages où le sol et le climat ne permettent plus de diversifier les cultures, que la pomme de terre fournit une part significative de l'alimentation. Mais son rôle ne s'arrête pas là, il est tout aussi important en tant que valeur d'échange. Après la récolte, les cultivateurs chargent une partie de leur production dans de grands paniers tressés qu'ils descendent à dos d'homme vers les régions rizicoles. Les pommes de terre y sont échangées contre les céréales, le sel, ou tout autre produit introuvable dans les districts isolés. Les populations paysannes équilibrent ainsi leurs besoins par le biais de transactions qui passent rarement par les marchés principaux. Cette complémentarité de paysan à paysan, de village à village, permet une distribution de la nourriture difficilement envisageable sous une autre forme, du moins tant que les seuls moyens de communication se réduiront à des sentiers escarpés.

Dans les terres fertiles comme le Teraï et la Vallée de Kathmandou où la pomme de terre ne représente qu'une culture parmi tant d'autres, l'intensification de la production est facilitée par le réseau routier et les possibilités de communication. Pourtant, en regard de ce qui a été dit précédemment, les dangers d'une telle orientation ne peuvent être ignorés. Un accroissement de

la production dans les régions de basse altitude risque d'entrer en concurrence avec celle des paysans descendant des collines pour échanger leur marchandise et menace leur organisation alimentaire. Egalement à la décharge d'une action poussée dans cette direction, les problèmes de conservation posés par les conditions climatiques. Si une politique de stockage adéquate ne parvient pas à être développée, les producteurs du Teraï se verront acculés à vendre leur récolte à n'importe quel prix, sous peine de pertes considérables.

Production accessoire pour les uns, production vitale pour les autres, il est clair que les principaux bénéficiaires du projet devraient être les populations des zones élevées.

La réalité se présente bien autrement. Actuellement, c'est l'activité au Teraï qui, ayant dévié de son rôle originel de complémentaire, prend de plus en plus d'importance. La cause principale en est certainement la facilité d'organisation dans le travail. L'adoption de nouvelles méthodes culturales et de nouvelles variétés de pommes de terre demande une supervision constante, une relation étroite tant avec les paysans qu'avec les organismes népalais travaillant dans l'agriculture. La situation d'un pays comme le Népal, inondé d'aide étrangère, est très particulière. Trop de recherches, de mini-projets sont lancés, qui n'aboutissent à aucun résultat concret. Trop de promesses d'amélioration sont faites aux paysans, promesses dont ils ne voient jamais la réalisation. Il faut donc prouver continuellement que les actions entreprises ne sont pas un nouveau jeu. Pour rencontrer les paysans des collines, il faut marcher sans cesse, chaque information à communiquer demande des jours pour parvenir aux principaux intéressés. Souvent, le matériel ne peut y être transporté qu'à dos d'homme, avec des retards dans les livraisons. L'expérience prouve que même dans les villages situés le long des routes, les semences ne sont pas toujours distribuées dans les délais et arrivent après la période optimale de plantation. A plus forte raison dans les collines... Concentrer l'activité dans les collines ne signifie donc pas seulement une perte de temps et d'efficacité, mais surtout le risque d'agir, par manque de communication, sans la confiance paysanne.

Dans de telles conditions, la réalisation du Programme au Teraï se révèle plus satisfaisante. Le travail y est soutenu par les facilités de transport qui permettent de distribuer les semences plus sûrement, également par les surfaces importantes des exploitations agricoles dont les propriétaires, contrairement aux petits producteurs, sont plus disposés à prendre les risques impliqués par une modification de leur mode d'organisation.

D'un côté, les facilités rencontrées dans le Teraï et la Vallée de Katmandou, de l'autre l'utilité réelle que le développement de la pomme de terre pourrait avoir dans les collines: au cours de son évolution, le NPDP a ainsi

été soumis à des considérations contradictoires. Contradictoires non pas à court terme, l'impact des activités n'étant pas encore suffisant. Mais à long terme, un accroissement de la production dans le sud ne peut cœxister avec un accroissement de la production dans le nord, l'une entrant en concurrence avec l'autre. Cette dualité de la conception demeure un problème non résolu.

Le programme entre actuellement dans une nouvelle phase qui s'efforcera de ne plus donner priorité au Teraï et même de travailler dans des régions plus élevées que jusqu'à présent. Mais seul le temps pourra dire quelle solution sera adoptée réellement.

Car un choix doit être fait entre deux options de développement, l'une s'appliquant à étendre les activités aux régions des collines, de tendance autosuffisante (dans le sens d'une relation peu importante avec le marché), l'autre aux régions commerçantes.

En dehors des directives de base, ce sont les décisions prises jour après jour qui déterminent fortement la direction dans laquelle va se réaliser un projet. Les difficultés rencontrées quotidiennement y jouent un grand rôle, mais également le manque de connaissances de terrain, qui rend les conséquences d'une action difficilement estimables. Terrain construit de quelques données éparpillées, découpage dans un univers inconnu. Par ignorance de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas, l'étranger, dans sa démarche d'aveugle, prend un cas particulier pour une généralité. Un paysan parle. Mais parle-t-il de lui-même ou de tous les autres? Tous ceux qui survivent, qui s'organisent loin de notre regard. On en est réduit aux «peut-être». Et ces «peut-être» s'infiltrent sournoisement, avec leurs interrogations: les Népalais désirent-ils manger plus de pommes de terre? Et si c'est le cas, auront-ils suffisamment d'argent pour s'en procurer sur les marchés? Est-ce une amélioration ou non d'espérer voir les paysans acheter plus de semences, plus d'engrais, et de les rendre ainsi dépendants de transactions monétaires? Questions auxquelles les réponses ne peuvent être catégoriques, mais demandent des investigations approfondies[1].

Les programmes de développement englobent les populations du tiers monde dans leurs actions-miracles qui devraient tout résoudre et ne résolvent jamais rien. Car espérer pallier la malnutrition, même à petite échelle, implique pouvoir comprendre le mode de pensée et l'organisation d'une société fondamentalement différente de la nôtre. Attitude pour le moins optimiste. Bien souvent se pose la question de savoir s'il ne serait pas préférable de cesser toute intervention. Cependant, les couches de population les plus démunies, affaiblies par la maladie et le manque de nourriture, vivent dans des con-

[1] Précisons que les statistiques sont peu fiables ou inexistantes.

ditions qui ne leur laissent guère le temps d'agir contre leur situation. C'est sans doute ce dernier aspect qui constitue la seule justification valable des tentatives faites dans le tiers monde, aspect suffisamment important pour dépasser les autres considérations.

Chantal Deschenaux

Annexe: statistiques sur le Népal

Population globale (1980/1981)	14,6 mio hab.
Accroissement annuel (1975-80)	2,3%
% population dans le secteur agricole	90,0%

Groupes ethniques: Newar, Gurkha, Magar, Gurung, Rai, Tamang, Limbu, Sherpa, etc...

Superficie totale	140 800 km² (1980)
Surface cultivée	22,2%
Forêts	29,1%
Pâturages	22,6%
Surface continuellement enneigée	15,0%
Fleuves, lacs	2,8%
Surface résidentielle et routes	0,2%
Autres	18,1%

Cultures: production et surface cultivée

Culture	Production '000 mt	Surface cultivée '000 ha	Répartition de la surface cultivée entre les différentes régions et par culture		
			Teraï	Collines	Montagnes
Paddy	2464.3	1275.6	81,6%	16,5%	1,9%
Blé	481.8	381.2	62,8%	33,4%	3,8%
Maïs	742.9	457.5	28,7%	61,6%	9,7%
Millet	121.5	121.8	15,8%	71,0%	13,2%
Orge	23.5	26.4	25,0%	40,5%	34,5%
Pommes de terre	295.1	51.2	18,4%	57,2%	24,4%
Oléagineux	77.3	122.6	81,6%	17,3%	1,1%
Tabac	5.5	7.3	93,2%	5,5%	1,4%
Canne à sucre	478.8	25.4	92,9%	6,7%	0,4%
Jute	?	?			

Sources: Entwicklung/Développement, N° 13, DDA et OFAEE, Berne, 1982
Evaluation Report, NPDP, Katmandou, 1982

SCIENCES